

Monami
Jappeloup

FRANÇOISE DARGENT
AVEC
PIERRE DURAND

Mon ami Jappeloup

Michel
LAFON

© Éditions Michel Lafon, 2013
7-13 boulevard Paul-Émile Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

Françoise Dargent
À Félix, Suzanne et Ferdinand.
À Edgar.

Pierre Durand
À ma fille Lisa,
pour la place qu'elle occupe dans mon cœur.

*La chute n'est pas un échec,
l'échec est de rester là où on est tombé.*
Socrate

Notre histoire est un encouragement à poursuivre son rêve.
Pierre Durand



La révélation

– Grand-père, je file devant ! Je t’attends après la montée. Il y a une super descente derrière et je veux la faire à fond la caisse. Toi, tu vas me ralentir. Promis, je t’attends, tu...

Les paroles du garçon se perdirent au loin tandis qu’il chevauchait en danseuse son vélo de course. Il ne fut bientôt qu’un tout petit point sautillant allègrement sur son engin avant de disparaître au sommet de la colline. Son compagnon de route, nettement moins véloce, laissa échapper un soupir qui ressemblait plus à un renoncement qu’à une menace.

– Tu vas m’épuiser, Pierre. Nous avons parlé d’une promenade tranquille pour découvrir les environs. À ce train-là, nous serons à Bordeaux avant la nuit !

Il s’attaqua à la côte en pédalant péniblement. Il souriait pourtant. Les balades avec son petit-fils le rajeunissaient. C’était comme si ce gamin qui ne tenait pas en place lui rendait sa vigueur passée. De la dynamite ! L’été déclinait ses couleurs chaudes à travers les haies et les frondaisons. Les bois frémissaient sous le vent chaud qui pliait le blé dans une caresse sans cesse renouvelée. La campagne bruissait de mille vies tapies

dans ses recoins. Pierre et son grand-père venaient justement d'observer une nichée de canards qui avait piaillé avec vigueur lorsque le garçon avait osé s'approcher pour observer les petites boules duveteuses.

– Ne t'approche pas trop. Ne bouge pas. Ils feront bientôt comme si tu n'existais plus si tu restes immobile comme une statue, avait conseillé son grand-père, auquel l'adolescent avait répondu par un tonitruant « coin coin » qui avait fait fuir la petite famille, définitivement outrée.

Une statue, c'est pourtant l'impression que le garçon donnait désormais, immobile, les bras le long du corps, planté au bord du chemin, en bas de la colline. Comme pétrifié par ce qu'il voyait. L'adulte fronça les sourcils en donnant un coup de pédalier. Pierre avait jeté bas son vélo. L'une des roues tournait toujours, brassant l'air en vain. L'homme rejoignit son petit-fils en deux temps trois mouvements, son énergie revenue.

– Chut, grand-père, ne fais pas trop de bruit ! Regarde, il vient vers nous.

Les yeux de Pierre brillaient tandis qu'il fixait le cheval devant lui, qui trottaïent doucement vers la clôture. L'alezan cuivré s'était détaché du groupe qui brouillait sous un gros chêne. Il venait de s'emballer à la vue de Pierre, cette étrange créature qui avait dévalé la colline comme s'il glissait. L'alezan n'aimait rien tant que galoper. Un papillon pouvait le faire dévaler au quart de tour, comme une camionnette rouge qui passait sur la petite route pouvait le faire bondir.

Quand il commençait ainsi, il poursuivait sa course longtemps après que le papillon ait disparu. Cette fois, il s'était arrêté net quand le garçon avait sauté de sa monture qui gisait désormais, pitoyable, dans le fossé couvert de fleurs. La curiosité l'emportait. Il y avait peut-être là l'occasion de se mettre quelques goûteuses grandes herbes bien vertes sous la dent. Le cheval, qui se dirigeait vers la clôture, ralentit pourtant lorsqu'une deuxième personne, nettement moins à la hauteur que la première question sprint, vint se planter au côté de la plus petite ; celle-là avait pris soin de ne pas écraser les trèfles savoureux. Ses oreilles bougèrent d'avant en arrière. Il hennit nerveusement. Débarrassés de leurs bicyclettes, ils apparaissaient désormais clairement comme deux hommes, dont il savait que certains nourrissent et caressent quand d'autres sont indifférents. Il n'était pas farouche. Les petits hommes étaient souvent les plus intéressants, car ils donnaient du sucre et des carottes. L'alezan en avait porté des dizaines sur son dos. Celui-là avait le mérite de ne pas crier, de ne pas bouger. L'alezan reprit sa marche, confiant, agitant sa tête pour chasser les mouches qui voletaient autour de lui.

De l'autre côté de l'enceinte, Pierre était aux anges. Un frisson le parcourut lorsqu'il considéra les muscles puissants du cheval. Il en avait souvent vu dans des films, montés par des cow-boys irréductibles dans des westerns où les mustangs des Indiens avaient des plumes dans la crinière. S'il avait dû monter celui-là,

il aurait fait un super héros, le genre de shérif qui en impose : « Les mains en l'air, personne ne bouge ! » Bien sûr, il en avait croisé en vrai de loin dans des champs, mais pour la première fois il en admirait un de près. Tellement près qu'il sentait son souffle sur son visage. Il plongea son regard dans les deux grands yeux sombres de l'alezan et lui parla doucement en avançant la main :

– Viens, mon grand. Comme tu es beau ! Tu m'as battu à la course, hein ?

Il lui sembla que le cheval acquiesçait tandis qu'il lui caressait la tête, grattant la petite ligne blanche qui lui barrait le chanfrein. La créature repoussa sa main en piaffant comme si elle voulait quelque chose là, derrière lui.

– Donne-lui un bonbon ou de la bonne herbe bien grasse, lui suggéra son grand-père. Je crois que tu vas te faire un nouveau copain.

Pierre arracha de grandes touffes dans le fossé et les présenta au quadrupède qui les engloutit dans un claquement de lèvres.

– Grand-père, t'as vu ses dents, comme elles sont jaunes ? Il aurait vraiment besoin d'aller chez le dentiste !

Les deux compagnons rigolèrent en l'imaginant dans le petit fauteuil du Dr Duhard, dentiste tant redoutée. Pierre continua à dépouiller le bord du fossé. Le cheval était un goinfre. Le garçon aurait pu rester là

encore longtemps, si son grand-père ne lui avait dit qu'ils devaient rentrer dîner.

– Ta mère va s'inquiéter. Nous lui avons parlé d'une courte balade. Voilà trois heures que nous sommes partis. Elle va croire que nous nous sommes perdus. Pierre ne connaissait en effet pas bien le coin. Lui et ses parents venaient d'emménager dans une nouvelle maison. Son grand-père, qui leur avait rendu visite, avait eu raison de lui proposer cette promenade à vélo alors qu'il boudait dans sa chambre en maudissant ce déménagement qui lui avait fait perdre ses copains, son club de foot et ses habitudes. Il fallait tout recommencer et, à douze ans, Pierre avait l'impression que c'était trop tard, que jamais il ne retrouverait une aussi bonne bande. Sûr qu'à son nouveau collège, ils se connaissaient tous et ne voulaient pas d'un nouveau venu comme lui.

Pour l'heure, il avait tout oublié. Envolés, les soucis ! Ce cheval en liberté dans son pré l'avait transporté dans un monde insoupçonné. Et en pédalant vers la maison avec son grand-père, il ne cessait de vanter ses mérites.

– T'as vu comme il semblait puissant ? Quand il a détalé, j'ai vraiment cru qu'il voulait faire la course avec moi. C'était trop bien ! On reviendra le voir. Tu crois qu'il me reconnaîtra ? Tu as déjà fait de l'équitation ? Tu crois que c'est facile ?...

Le grand-père riait de voir son petit-fils si bavard, alors qu'il semblait dépérir depuis qu'il avait déménagé. Ce bel alezan était vraiment le héros du jour, plus fort que

le meilleur joueur de la Ligue 1 de football, qui seul pouvait encore susciter un peu d'intérêt chez Pierre. Le vieil homme lança sans réfléchir :

– Je crois qu'il y a un petit centre équestre à Saint-Seurin. J'ai vu les pancartes. On pourrait aller voir demain s'ils proposent des baptêmes. Je m'occupe de ta mère.

Le lendemain, le grand-père tint promesse. Sa fille, Arlette, n'avait pas pu lui dire non. Au dîner, Pierre semblait exalté par sa rencontre de la veille. Elle ne lui avait pas vu cette joie sur le visage depuis longtemps. Depuis qu'il avait quitté leur ancien quartier. Serge, son mari, qui aimait le sport, s'était uni aux autres :

– Il faut tout essayer dans la vie. L'équitation est une belle discipline. Les Français sont réputés pour y exceller. Peut-être que Pierre aimera ?

– Tu veux toujours en faire un champion ! Laisse-le s'amuser, lui répondit sa femme.

Comme elle avait raison ! Le matin suivant, Pierre s'amusait comme un fou, justement, sur un double-poney blanc placide. À peine réveillé, il avait demandé à son grand-père de le conduire au centre. Lui, aurait bien choisi l'étalon noir qui piaffait dans son box, mais le directeur du lieu avait été catégorique. Pas pour une première fois ! L'instructeur lui avait proposé de faire quelques tours de manège sur Nougat, un petit cheval qui en avait vu d'autres et qu'il réservait aux jeunes novices. Pierre adora immédiatement

la sensation de monter. Il fut à l'aise tout de suite. L'énergie qu'il semblait transmettre à sa monture en resserrant les jambes ou en maniant les rênes le fascinait. Nougat faisait tout ce que Pierre lui demandait. Un jeu d'enfant. Quand il sauta à bas, l'instructeur lui montra comment le ramener au box, où il lui enleva son harnachement qui pesait son poids, surtout la selle. Il brossa la robe immaculée de Nougat suivant les conseils de l'instructeur.

– L'équitation, ce n'est pas seulement monter et galoper. Ces chevaux-là ne sont pas des mustangs, comme dans les westerns. Il faut s'en occuper, les soigner, les bichonner, les peigner. Sans nous, ils dépériraient. Si tu reviens, tu devras même curer les box.

Cette vision de lui-même fourrageant dans la paille pleine de crottin calma un peu les ardeurs de Pierre. Avec une fourche à la main et à califourchon sur Nougat, il était loin de l'image du cow-boy fringant de ses rêves. Pourquoi fallait-il toujours que les adultes se montrent si pointilleux sur la propreté ? Les odeurs de chaussettes de foot sales dans sa chambre ne le gênaient pas plus que le parfum du crottin dans le box de Nougat.

– Vieux frère, comme je te comprends ! lança-t-il à ce dernier en clignant de l'œil.

Et comme un fait exprès, il ne put éviter un énorme tas de crottin sur le bord du chemin. Les deux pieds dedans !

– Te voilà baptisé, Lucky Luke ! lui lança l'instructeur en riant.

Nougat poussa un hennissement comme pour le saluer. *Ou se moquer*, pensa Pierre. *Ils nous comprennent sûrement*. En attendant, il n'avait pas intérêt à rentrer à la maison avec ses nouvelles baskets dégoûtantes : sa mère, elle, ne trouverait pas ça drôle.

Le lendemain, il dut partir au collège, la mort dans l'âme. La journée lui parut interminable. Il aurait tout donné pour balayer les écuries au lieu de subir les problèmes de géométrie de Mme Perrin, surnommée « la Guêpe » en raison de son goût pour les tenues à rayures et de sa propension à piquer les élèves quand ils copiaient. L'après-midi, le cours sur les cathédrales au Moyen Âge ne le stimula pas davantage. Il commença à rêvasser en s'imaginant chevalier sur son fidèle destrier, disant au prof devenu son palefrenier : « L'écurie doit être nettoyée, manant ! ». Le manant en question n'hésita pas à le menacer d'une visite au principal s'il continuait à ne pas répondre quand on lui adressait la parole. La vie était injuste ! Si seulement il avait pu aller au centre équestre, il l'aurait fait tout de suite. Malheureusement, personne n'avait encore inventé la téléportation et il dut attendre le bus du retour pour y courir. Ses parents, qui le croyaient à l'étude, n'y verraient que du feu.

Plusieurs jours durant, Pierre les trompa ainsi, prétextant être resté à l'étude alors qu'il rejoignait le centre.

Benjamin, l'instructeur, l'avait vu revenir avec plaisir. Il lui confiait de petits travaux. Nettoyer le matériel, brosser un cheval, curer ses sabots, remplir les abreuvoirs. Pierre apprit le nom de tous les pensionnaires : Nougat, Foudre, Tornado, Réglisse, Gamin, et bien d'autres. Il avait retrouvé sa joie. Ses parents, qui s'étaient inquiétés de son chagrin lorsqu'il avait quitté l'ancienne maison, étaient désormais rassurés, persuadés que le collège était la cause de ce brusque changement d'humeur. C'était sans compter sur l'arrivée du premier relevé de notes par La Poste. Pierre l'avait oublié, celui-là. La Guêpe ne l'avait pas raté. Il allait y avoir du grabuge. En rentrant ce soir-là, il décida d'adopter une mine de circonstance. Les yeux tristes pour apitoyer sa mère, épaules rentrées pour ne pas provoquer son père. Avec un peu de chance il allait pouvoir mettre ses notes sur le dos du déménagement. Lorsqu'il vit la tête de sa mère, il comprit que ce ne serait pas possible. Il dut leur avouer qu'il n'était jamais allé à l'étude, afin de profiter des chevaux. Il eut beau leur dire qu'il était devenu un parfait soigneur, sa mère lui répliqua qu'elle préférerait qu'il soigne son orthographe. Et qu'est-ce que c'était que cette histoire de centre équestre ? Est-ce qu'ils l'avaient autorisé à y aller ? C'était fini, et maintenant il allait devoir cravacher pour le collège !

– Si je ne vais plus au centre, je vais mourir ! Vous m'avez obligé à quitter tous mes amis, je n'ai plus personne avec qui jouer au foot, à part grand-père qui

encaisse tous les buts. La Guêpe, elle, me déteste. Il n'y a que les chevaux qui me comprennent ! cria Pierre, forçant sur la note dramatique.

Il put constater que sa réplique, digne d'un tragédien grec, atteignait son but. Son père le regardait, abasourdi. Sa mère en restait bouche bée.

– Pourquoi tu ne nous as pas dit que tu aimais tellement les chevaux ? lui demanda son père.

– J'avais peur que vous m'empêchiez d'aller les voir, parce que les chevaux, il faut s'en occuper. Ça demande du temps. Et maman a toujours peur qu'il m'arrive quelque chose. Si elle voit Tornado, elle va tomber dans les pommes. Et puis elle trouvera que l'odeur du crottin, c'est pire que les chaussettes de foot que j'oublie une semaine sous mon lit.

Les parents de Pierre, interloqués, écoutaient la litanie de leur fils sans mot dire. Son père le premier le prit par les épaules pour le calmer :

– Écoute... Demain nous irons tous les deux au centre pour voir ce que tu peux y faire.

– À une condition, renchérit sa mère, que tu nous promettes de faire un effort au collège. Et c'est quoi, cette histoire de guêpe qui te déteste ? demanda-t-elle, l'air songeur.



Une naissance miraculeuse

L'aube pointait à peine lorsque la voiture du vétérinaire, le Dr Jarry, dépassa le panneau indiquant le lieu-dit Jappeloup pour s'arrêter quelques instants plus tard dans la cour d'une vieille bâtisse en pierre largement ouverte sur les prés. Henri, l'éleveur, l'avait appelé pour lui demander de venir en urgence. Une de ses juments était sur le point de mettre bas et la naissance du poulain s'annonçait difficile. Levé aux aurores, le vétérinaire s'apprêtait à passer une longue journée. Il savait d'expérience qu'une mise bas difficile pouvait se solder par la mort du poulain, et parfois par celle de la jument, une perspective insupportable pour celui que l'on appelait en dernier recours, comme le sauveur. Si l'éleveur, qui avait à son actif un beau cheptel de poulains vigoureux, avait fait appel à lui, sa jument devait vraiment être à bout de forces. Lorsqu'il franchit le seuil du box, il comprit qu'il ne s'était pas trompé. Couchée sur le flanc, elle respirait lourdement, les yeux clos, épuisée par les contractions qui visiblement ne suffisaient pas à la délivrer. Henri l'encourageait en lui caressant la tête. Dans un coin de l'écurie, une adolescente, anxieuse, observait

la scène. Emma, la nièce d'Henri, avait été réveillée par la voix de son oncle dans la cuisine lorsqu'il avait appelé le vétérinaire. Descendue en toute hâte, la jeune fille n'avait eu que le temps d'enfiler un gilet sur son pyjama et de chausser ses bottes pour le suivre dehors, parfaitement réveillée cette fois. Elle assistait désormais, impuissante, à la lutte de Vénérable, qui avait déjà donné naissance à plusieurs poulains depuis qu'elle était à la ferme. Celui-ci pourtant n'avait pas l'air de vouloir rejoindre ses frères et sœurs. Ou était-ce sa mère qui n'en pouvait plus ? Emma n'osait même pas caresser la tête de la poulinière, tant celle-ci semblait souffrir. L'adolescente s'était pourtant réjouie de cette nouvelle naissance à la ferme. Chacune était ici vécue comme un événement joyeux, et elle se préparait depuis quelques jours à accueillir un nouveau petit protégé. À ce moment-là, elle aurait pourtant tout donné pour que Vénérable ne soit plus mère. Elle aurait préféré la voir paressant tranquille dans les prés.

La vieille jument avait senti les premières contractions quelques heures plus tôt. Depuis plusieurs jours, elle ne quittait plus l'écurie, trop grosse pour courir dans les pâtures. Ce poulain bougeait beaucoup et elle était fatiguée. Beaucoup plus que les dernières fois. La nature l'avait bien gâtée. Ses poulains l'avaient comblée. Plusieurs s'étaient même distingués en course de galop. Henri rêvait d'un nouveau cheval, une graine de champion qu'il pourrait vendre à un bon prix à un propriétaire

de chevaux de course. Cette fois, l'éleveur l'avait unie à un trotteur, un partenaire qui était loin d'avoir l'allure d'un pur-sang. Tyrol était un cheval bai au caractère enjoué, petit mais vaillant. Contre toute attente, l'alliance avait fonctionné. « Marier un pur-sang à un trotteur, ce n'est peut-être pas très judicieux, mais laissons faire la nature », avait dit le propriétaire de Tyrol.

Henri croyait en sa bonne étoile. Il avait même un côté provocateur, et il avait été content de voir que la jument et le trotteur avaient fini par se plaire au point d'avoir un petit. Il fallait parfois abandonner les idées reçues pour avancer. Désormais, l'éleveur maudissait son audace. À vingt ans, Vénérable était exténuée. Cette dernière gestation l'avait épuisée, et le poulain ne semblait pas décidé à venir au monde. Henri aurait dû écouter les spécialistes qui lui avaient prédit que l'union des deux chevaux serait bancal et que de surcroît sa jument était trop vieille. En fait, il ne supportait pas de la voir souffrir et l'arrivée du vétérinaire lui fit espérer une issue plus favorable.

L'homme de science s'agenouilla calmement auprès de Vénérable, lui prodiguant des encouragements.

– Tout va bien se passer, ma belle. On va y arriver. Je vais t'aider.

Les paroles se voulaient réconfortantes, mais Henri nota les gestes fiévreux du professionnel qui palpait les flancs de la jument pour tenter de déterminer la position du petit.

– Henri, venez à côté de moi, nous allons essayer de le sortir. Je crois qu’il est bloqué. Je vais tenter une manœuvre de retournement. Emma, n’aie pas peur. Si tu veux nous aider, caresse Vénérable, parle-lui, dis-lui tout ce qui te passe par la tête. Elle en a bien besoin. Ça l’apaisera. Je te dirai quand il faudra arrêter. Si tu ne te sens pas de le faire, je préfère que tu nous attendes à l’extérieur. Je ne pense pas qu’elle s’en sorte. Les larmes aux yeux, Emma s’agenouilla sans mot dire au côté de la vieille jument. Depuis son arrivée à la ferme, Vénérable avait toujours aimé se faire câliner. Emma ne pouvait pas la laisser seule dans cette terrible épreuve.

Les minutes qui suivirent parurent une éternité au vétérinaire et à ses deux apprentis soigneurs. Le Dr Jarry avait réussi à dégager les deux jambes du poulain et il encourageait désormais la mère à poursuivre son travail. Il savait qu’elle allait mourir, mais le poulain était encore vivant. Le stéthoscope avait révélé des battements de cœur vigoureux, quoique un peu rapides. Il fallait le sortir de là rapidement, sinon lui aussi risquait l’épuisement. Soudain, la jument puisa dans ses dernières forces. La vieille Vénérable ne voulait pas partir sans délivrer son petit. Une ultime contraction le fit jaillir. Tout son être frémit dans l’effort. Elle tenta de tourner la tête vers son poulain dans un mouvement désespéré. La dernière image qu’elle enregistra avant de fermer les yeux à jamais fut celle d’une

petite créature tremblante, noire de jais. Son poulain ! Emma poussa un cri en voyant le corps de la jument s'affaisser. Le vétérinaire ne lui laissa pas le temps de s'appesantir :

– Viens, Emma ! Viens là, voilà quelqu'un qui a besoin de toi ici. Un petit orphelin qui me semble parfait, quoique un peu perdu !

L'adolescente, le visage baigné de larmes, regarda le poulain chancelant qui, déjà, essayait de se dresser sur ses pattes. Il était couvert de mucus et de sang. Vénérable aurait déjà dû entreprendre de le laver à grands coups de langue, mais elle n'était plus là.

Né t'inquiète pas, petite mère, je m'occuperai de lui, songea Emma qui se saisit d'une grosse poignée de paille et entreprit de frotter délicatement le poulain. Ce dernier leva vers elle de grands yeux humides et étonnés. Et poussa un premier son timide qui sembla l'effrayer lui-même. Il fit de nombreux efforts pour se mettre debout et souffla fort, comme surpris par sa propre réussite. Il s'enhardit et frotta sa tête contre le ventre de la jeune fille qui sourit enfin.

– Eh, mon grand ! Tu as l'air d'aimer ça, lui murmura-t-elle.

Elle eut des gestes plus énergiques, car le poulain semblait effectivement apprécier le massage. Il se laissa faire. Il enregistrait l'odeur de celle qui lui avait porté les premières attentions. Il se sentait en sécurité. Ces mains étaient douces. Ces mains étaient bonnes. Il décida que cette drôle de créature, crinière auburn sur

deux pattes, serait désormais celle qu'il suivrait. Mis en confiance, il se laissa examiner par celui qui l'avait extirpé vigoureusement de ce long tunnel noir dans lequel il lui avait semblé étouffer. Le vétérinaire déclara qu'il avait devant lui un futur champion, clignant de l'œil en direction d'Henri. Il indiqua à Emma la marche à suivre pour le nourrir, puis il se leva.

– Il lui faudrait un nom, à ce petit miraculé. Vous avez une idée ? demanda le vétérinaire.

Henri avait déjà réfléchi. Un nom de cheval ne se choisit pas au hasard, surtout quand on envisage de l'inscrire au stud-book, le répertoire officiel des chevaux de race. Comme les chiens et les chats, les chevaux doivent porter un nom commençant par une initiale imposée. Cette année-là, c'était le « J ».

– J comme Jolicœur, se hasarda Emma.

– Ou J comme Joueur, répliqua le vétérinaire qui venait de recevoir un petit coup de museau dans l'aine.

– Jolly Jumper est déjà pris, et lui est trop noir pour porter ce nom, répliqua Emma qui se prenait au jeu.

– Noir comme le fond des bois de Jappeloup. J comme Jappeloup ! J'ai toujours rêvé d'appeler un cheval ainsi ! s'exclama enfin Henri qui aimait se référer à l'histoire locale.

Emma se souvenait de sa frayeur enfantine lorsqu'il lui avait raconté pour la première fois l'origine du nom de ce bois tout proche. L'histoire, disait-il, se passait au Moyen Âge, lorsque le pays était encore habité par quatre-vingt quinze pour cent de paysans, la plupart

pauvres et croulant sous les impôts. Il fallait payer des taxes sur tout, même sur le sel. Un jour, à l'arrivée des receveurs qui venaient exiger l'impôt, un paysan s'était enfui dans la forêt toute proche. Il s'était terré là le jour et n'était pas revenu à la nuit tombée. Les loups, en revanche, avaient hurlé. On aurait dit les jappements furieux d'une créature démoniaque. Le matin, lorsque ses compagnons partirent à sa recherche, ils ne trouvèrent que les galoches du pauvre Jean-Loup. De ce jour, les bois s'appelèrent Jappeloup. Henri ne put s'empêcher de resservir son histoire au vétérinaire. – Ma foi, Jappeloup, ça sonne bien. C'est un nom plein de vigueur. S'il peut avoir la ruse et l'agilité des loups, il ira loin, ce petit ! s'exclama le Dr Jarry en se dirigeant vers sa voiture. Et toi, Emma, je te nomme mère adoptive en titre. Un poulain orphelin a besoin d'être nourri au biberon avec du lait spécial. Ton oncle est déjà au courant, mais si tu veux venir me voir, je t'en dirai plus. Tiens, regarde comme il semble curieux !

Le poulain avait tourné la tête vers l'extérieur et découvrait le monde. La lumière était aveuglante, les odeurs l'assaillaient de toutes parts, des choses étranges volaient dans l'air. Il aperçut, au loin, d'autres créatures semblables à lui. Il fut pris d'une folle envie de se joindre à elles. Leurs hennissements lui parvinrent aux oreilles. Telles des vigies, celles-ci étaient au garde-à-vous, à l'affût des moindres vibrations de l'air. Il fut tenté de pousser un cri, mais celui-ci s'étrangla

dans sa gorge. Tout se bousculait. Une foule de sensations envahissaient son jeune corps. Une mouche bourdonnante vint se poser au coin de son œil. Il secoua vivement la tête pour chasser l'intruse. Une seconde bestiole, ou était-ce la même, vint se poser sur sa croupe. Sa queue s'agita en un réflexe instinctif. Il la secoua en tout sens et découvrit un plaisir nouveau. Il s'ébroua et une volée de paille s'éleva dans l'air du matin. Il sentit la chaleur du soleil sur ses flancs. La sensation était agréable, douce et chaude. Tout à coup, une boule de poils déboula dans la cour en jappant. Deus, le labrador d'Henri, avait depuis trop longtemps été retenu dans la cuisine. Il fonça droit sur le poulain, qui paniqua.

– Deus, au pied ! hurla Emma.

Le chien stoppa net. Ce poulain était petit, pas vraiment élégant, mais noir comme de l'encre. On ne voyait quasiment pas ses yeux. Mieux valait ne pas s'approcher. Le chien avait appris qu'il fallait se méfier de leurs sabots puissants. Pour l'heure, celui-là semblait plutôt se reposer dans son box. Il n'allait pas tarder à se lever. Le poulain tenta de nouveau de se mettre sur ses pattes. Elles étaient plus vigoureuses. Il ne tarderait pas à rejoindre ses semblables. Il souffla bruyamment et ce bruit résonna comme un cri de victoire dans la cour de la ferme.



Un cadeau inestimable

Ce fut le soleil se faufilant à travers les persiennes, et non le réveil qui fit jaillir Pierre hors de son lit. Ce matin-là, il lui fallut quelques instants pour se souvenir qu'il n'avait pas besoin de se presser pour attraper le bus qui le menait au collège. On était samedi. Il s'étira comme un chat et réprima un cri de joie. On était bien samedi, et en plus c'était son anniversaire ! Il avait prévu une petite fête en fin d'après-midi avec ses nouveaux copains. Auparavant, il irait au centre retrouver ses chevaux bien-aimés. Une journée rien que pour lui. Pur plaisir. Sans leçons. Ce samedi particulier était bien l'un des seuls où sa mère ne l'ennuyait pas avec ces satanés devoirs. Lui ne rêvait déjà que de compétitions et d'entraînement. De concours hippiques et de médailles.

Depuis peu, pourtant, un nouveau sujet l'intéressait : les filles. Un truc incroyable pour lui qui trouvait, il y a peu de temps encore, qu'embrasser sur les lèvres était le truc le plus dégoûtant de la terre, après les endives au jambon de la cantine et la console de jeux poisseuse de son copain Charles. Il lui arrivait désormais de regarder un peu plus la cavalière et un peu moins

la monture. Cela ne lui serait jamais arrivé auparavant. Mais il devait reconnaître que son savoir-faire avec les chevaux était beaucoup plus au point que ses connaissances de la gent féminine. Dans l'autre camp, en revanche, il pressentait que les filles avaient une longueur d'avance. Elles paraissaient surtout avoir beaucoup plus d'assurance. Pierre avait grandi d'un coup. La pratique de l'équitation après celle du foot, intensive, l'avait musclé. Dans le miroir de la salle de bains, il se trouvait plutôt beau, bombait le torse et relevait le menton. C'était une autre histoire face à Juliette ou Suzanne. Il se dégonflait comme une baudruche. Il ne savait que faire de ses bras qui semblaient s'allonger de jour en jour. Parfaits pour mettre des paniers au basket, mais un peu plus encombrants lorsqu'ils pendaient stupidement le long de son corps. Quant à ses pieds, ils avaient pris plusieurs pointures ces derniers mois. Des paquebots !

Il avait pourtant remarqué que les filles chuchotaient désormais sur son passage. Elles avaient perdu leur spontanéité enfantine. Elles choisissaient davantage leurs tenues, se peignaient les ongles et détachaient leurs cheveux dès qu'elles ôtaient leurs bombes. L'atmosphère fiévreuse d'hier, les courses jusqu'au paddock, les batailles d'eau près des box, les blagues de gamins avaient laissé la place à un jeu de rôle beaucoup plus subtil. Et Pierre avait l'impression de ne pas en maîtriser tous les codes. Lui avait adopté l'attitude du mec drôle, du chef de bande blagueur. Il était plus à

l'aise avec ses copains. Une sacrée équipe. Même énergie quand il s'agissait de courir après un ballon ou de monter à cheval. Cette énergie se volatilisait quand il leur fallait faire leurs devoirs. Sur le bulletin scolaire, les garçons devaient toujours « se reprendre », là où les filles étaient gentiment priées de « continuer ainsi ». Seul Théo, son rival en selle, excellait aussi en classe. Lui, c'est certain, ne viendrait pas ce soir faire la fête. Pierre bondit hors du lit et dévala l'escalier en hâte.

– Salut m'man, salut p'pa ! Ce matin, je comptais aller au centre, lança-t-il en cherchant son bol dans le placard.

– Bonjour Pierre, et bon anniversaire, lui répondirent en chœur ses parents qui arrêterent net leur discussion et se mirent soudain à parler de la voisine, sujet qui n'intéressait absolument pas leur fils.

La voisine était très vieille. Elle avait au moins 204 ans. Elle était peintre, possédait des poules stupides et parlait toujours de jardinage avec Arlette, la mère de Pierre, le sujet le plus ennuyeux de la terre. Le garçon réprima un bâillement et réitéra son affirmation sous forme de question en demandant s'il pouvait partir tout de suite voir ses chevaux.

– Avant, j'aimerais que tu m'accompagnes chercher du bois chez Faber. Nous en aurons besoin pour consolider les clôtures, reprit son père, coupant court à son enthousiasme.

Pierre pesta intérieurement, mais n'osa pas râler. Il avait déjà obtenu de haute lutte que ses copains puissent venir

célébrer son anniversaire le soir, reportant la sacro-sainte fête en famille au lendemain. Il pria pour que la corvée ne leur prenne pas trop de temps. Avec un peu de chance, il pourrait courir au centre avant le déjeuner. Il avala en vitesse son chocolat, engloutit deux tartines de confiture et sortit dans la cour où l'attendait déjà son père. Depuis que Pierre avait commencé à pratiquer l'équitation, celui-ci le soutenait. Avec quelques amis, ils s'étaient mis en tête d'acheter des chevaux pour faire de la chasse à courre. L'affaire s'était soldée par un échec, mais les box qui devaient accueillir les montures avaient quand même été construits. Son père s'était alors replié sur le développement du centre hippique et avait contribué à la construction d'un parcours de cross pour les jeunes cavaliers. Il suivait désormais son fils lors des compétitions régionales. Pierre se débrouillait plutôt bien. Il aimait particulièrement le cross, discipline dans laquelle il pouvait assouvir à la fois son besoin de vitesse et son plaisir de courir à travers les bois. Perdu dans ses pensées, rêvant à sa prochaine course, l'adolescent s'enquit tout à coup de la direction inhabituelle que prenait le conducteur.

– Pourquoi tu quittes la route ? On ne va pas chez Faber ?

– J'ai un petit truc à régler avant, ça ne nous prendra pas longtemps. Maintenant que nous sommes là, ce serait dommage de rater ça, lui répondit son père en poursuivant sur un étroit chemin qui sinuait à travers prés.